

MICHEL JONIS

JUSTE
UN ORAGE



Michel Jonis

Juste un orage

© Michel Jonis, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7361-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« En famille tout se sait mais rien ne se dit » Jean Gouny

Chapitre 1

Une pluie fine, persistante, illustre, en cette fin septembre mélancolique, la présence bien établie de l'automne, premières feuilles mortes éparpillées et luisantes, en désordre sur un gazon, tapis de billard, vert cru.

Des rues, soudain sans vie, des jardins désertés butant sur des haies compactes et sombres. Disparus les voisins, repliés chez eux, fini le temps des repas dehors prolongés par un crépuscule tiède. Tous rentrés et calfeutrés à l'abri de la nuit humide devenue froide et hostile.

Isolé dans sa voiture, Bruno balayait de ses phares ces pavillons cossus aux vies blotties et comblées, rythmées au gré de carrières accomplies et d'enfants gâtés par leurs succès scolaires.

Il aimait l'automne et ses couleurs, beaucoup moins son avancée vers un long dépouillement laissant les arbres tendre leurs pauvres et inutiles branches dénudées.

De ce long préambule, annonciateur du plongeon dans l'hiver, il en redoutait les gris d'octobre et novembre, en se consolant dans l'attente du scintillement de décembre. Et puis Noël, si cher à ses yeux ! Un partage festif et familial avec ses enfants, accompagné d'un flot tendre de souvenirs nostalgiques.

Dans sa demi-heure de retour, il avait navigué à l'écoute rassurante de la radio. Une bulle d'évasion, sas entre un bureau bourdonnant et sa maison apaisée.

Ce soir, maussade, il était au diapason de ce décor mélancolique ; se réconfortant dans son attente de Noël, peu partagée avec ses proches ; il avait bien essayé mais perspective trop lointaine, incongrue, noyée dans le ronron du quotidien, et même ses enfants, « c'est encore bien loin papa », n'avaient pas suivi.

Amandine avait cessé de lui faire remarquer son arrivée plus tardive qu'autrefois, prévoyant l'évocation facile des réunions qui s'éternisent ; des parlottes inutiles pour elle, puisqu'elles ne débouchaient souvent sur aucune décision. Bruno lui-même en convenait parfois.

Des prolongations, elle en avait aussi, mais jugées différentes, sa charge de chef d'entreprise l'amenant à convaincre et à trancher, de tout et sur tout, seule devant une pyramide de responsabilités.

On avait attendu papa pour passer à table. Il savait que les enfants descendus de leur chambre pour raconter leur journée, détourneraient avec force les retrouvailles familiales vers leurs propres sujets en réclamant plus qu'une oreille distraite. Avant même d'être assis, ils imposaient leur agitation, connaissant la précarité de l'écoute que leur accorderaient leurs parents, une attention s'effilochant au fil de la soirée, avec au dessert papa et maman n'échangeant plus qu'entre eux. Et au final, pour sauvegarder ce tête à tête, maman leur demanderait alors d'aller se mettre en pyjama.

Ce soir papa respirait la contrariété et il était temps pour eux de caser rapidement leurs deux ou trois questions.

Aux aguets pensa Amandine, à la fin du dialogue avec les enfants. « Il veut parler, il est inutile de chercher à y échapper ».

Grande concentration, sourcils froncés, elle écouta ces nouvelles doléances dont elle ne saurait certainement quoi faire. Il lui fallait laisser s'exprimer cette amertume bien qu'elle la reçoive comme l'avertissement d'une sorte d'affadissement de son mari.

Cet homme superbe, quand, encore fraîchement sorti de l'université, son père l'avait embauché comme le directeur général de son association. Quinze ans ou presque.

Il portait fort quand elle l'avait connu étudiant en droit. Fort en gueule et fort brillant dans les tournois de rugby universitaires, bien plus que juriste pointu. Elle avait aimé son énergie qui captait vers lui une petite cour de fidèles de la bamboche estudiantine.

Il l'avait séduite, vite. Elle, dont l'entrée faisait chuchoter un amphi, avait été charmée, attirée et naturellement, études terminées, le mariage avait suivi. Ce fils unique dont seul un père lointain était encore en vie, avait plu à cette famille versaillaise. Il y était entré sur la pointe des pieds, avec discrétion comme Amandine le lui avait recommandé. Choisi par elle, ses parents avaient suivi.

Depuis, il s'était coulé dans le conformisme tranquille d'un chef de famille satisfait. Passé de l'action du stade au banc des supporters après éparpillement des copains.

Deux enfants, un garçon, une fille, abonnés à toutes les réussites avaient accaparé en partie son énergie.

Maintenant, il voguait à la tête d'une association s'occupant d'enfants et d'adolescents au parcours chaotique, désignés handicapés. Il y naviguait bien mais n'aimait pas voir venir, encore moins subir, les coups de vent. Les conflits, il les affrontait, évitant bien avant tout leur apparition ; parfois avec une

constance trop ostensible, du moins pour une Amandine lui reprochant de ne pas vider plus rapidement des abcès récurrents.

Ce soir, son souci c'était son chef comptable, qui après plusieurs avertissements sérieux de santé, avait été déclaré inapte partiellement. Le président, Monsieur Dulac, malgré les réserves explicites mais polies de Bruno, avait refusé tout aménagement négocié de ce poste et s'en était séparé brutalement. En pleine préparation budgétaire !

— À cinq ans de la retraite, tu te rends compte ! Et un de mes collaborateurs les plus proches, le plus ancien avec Nathalie ! Et Dulac, encore mieux, a déjà contacté notre expert-comptable qui lui a dit avoir quelqu'un sous la main.

— Oui, je me rends tellement compte que c'est toi qui aurais dû foutre dehors cet individu, ce bonhomme toujours entre deux verres et à éructer quand il était en surdose. Rappelle-toi, tu t'en es assez plaint. He oui, à vouloir toujours tout arranger, tu n'as rien prévu et le médecin du travail a initié pour toi une décision inévitable. Maintenant ton président, en l'absence de papa, va prendre les devants pour régler le tout ! Je reconnais, que pour des raisons qui m'ont toujours échappé, papa aussi était étonnamment plein de mansuétude avec ce Monsieur Verdeaux ; il faut dire qu'il ne le voyait et ne le supportait pas souvent.

Elle n'abordait plus ce sujet avec son père, qui, lorsqu'il présidait encore, avait toujours cautionné la tolérance molle de Bruno sur la suite ininterrompue d'incartades avinées de ce cadre.

— Et qu'est-ce qu'en disent ses collègues ?

— Tu le sais et je te l'ai déjà dit ; Verdeaux était insupportable, mais entre deux excès, ses collègues oubliaient son comportement.

Sauf que, et Bruno refusait de l'admettre, ces frasques avaient fini par venir à bout des patiences et des tolérances les plus établies.

Un chef comptable, doué et bosseur oui, mais qui entraîné par ses débordements, occasionnait des blessures. Blessures rentrées mais regards fermés et sourires figés puisque la direction ne disait rien à ce responsable.

Maintes fois Bruno avait attendu un mieux, après un énième mea culpa du fautif, un reflux, un long moment d'abstinence. En vain. La récurrence gagnait à nouveau et aujourd'hui, le point final avait été posé par un autre. Cet autre lui avait signifié que les années d'éthylisme, les arrêts de travail à répétition, n'étaient pas compatibles avec le travail et que nul n'était indispensable.

Amandine ne souhaita pas consoler trop vite Bruno, le rassurer. Agacée par le spectacle de ses inquiétudes, la terre ne s'était pas arrêtée de tourner quand même, elle se reprocha d'y voir le reflet de la pente molle de leur propre passion.

Montant dans la chambre des enfants, elle le laissa nager seul avec son malaise, rien pour s'accrocher, juste un peu trop loin du bord d'une rive rassurante.

Comme dans son travail, il a perdu une vitalité, une force qui nous a entraînés dans cette cohabitation tendre et pépère, avait-elle avoué à une amie.

— Tu ne vas pas quand même, vu ta vie, parler d'une vie étriquée ?

— Non, mais rétrécie, oui !

Une fois la table desservie, c'est avachi dans son fauteuil préféré, la cravate desserrée, whisky en main et œil torve sur la télé, qu'elle le retrouva.

Découragé, il reprit son monologue.

— Mais, je ne t'ai pas tout dit. En plus son remplaçant est pratiquement désigné puisque Caillot a un candidat sous la main pour remplacer Verdeaux. Et là encore j'ai été mis devant le fait accompli. Et ça ton père va apprécier très modérément...

— Sauf que maintenant lui aussi doit se rappeler qu'il n'est plus président ; de toute façon ils s'arrangeront tous les deux avec Dulac. Ils se connaissent depuis tellement longtemps.

Par le passé, pour lui avoir trop dit et trop souvent répété de marquer son territoire, Amandine agacée refusa de compatir. Désabusée par le désir de son mari de plaire à tout le monde, y compris à son beau-père pourtant pas toujours facile, elle n'eut plus envie de lui répondre.

Se refusant de gâcher toute la soirée, elle concéda de le consoler un peu, en lui octroyant qu'en cas de mauvaise pioche, son président Dulac et Caillot, l'expert-comptable, s'en démêleraient entre eux deux. Comme aussi, se retrouveraient aimablement son président et son père président d'honneur de l'Envol versaillais pour harmoniser leurs positions.

— Quant aux administrateurs de ton association, tu le sais... pour beaucoup, c'est un club de notables en recherche de notoriété et de revanche sociale, des carpettes couchées devant mon père et maintenant aussi devant M. Dulac. De mauvaise humeur, tu l'as reconnu toi-même, des godillots ! Pour Dulac, et tu le sais, malgré sa vieille amitié avec papa, celui-ci lui pèse et il essaye de trouver sa place comme il peut ; avec Dulac tu peux jouer ton rôle ! Dis-lui tout

simplement que tu veux donner ton avis avant l'embauche de ce futur candidat !

Trop heureux de se raccrocher à cette évidence, et histoire de restaurer un peu de convivialité, Bruno crut bon d'y associer Nathalie, sa secrétaire de direction. L'indispensable adjointe, celle qui relativise et cautérise les désagréments et petites contrariétés du quotidien au bureau ; celle qui dissuade son directeur de voir du désordre même dans les brèves frictions destinées à s'évaporer le lendemain.

— De l'avis même de Nathalie...

— Si même Nathalie te l'a dit, tout va très bien. Alors pourquoi m'en parler ?

Bien lui en aurait été pris de se taire. Et de se souvenir des appréciations peu gratifiantes d'Amandine sur Nathalie. Sa précieuse secrétaire, comme elle aimait l'appeler. Bruno connaissait la panoplie des remarques habituelles que son évocation attirait et il se prépara à les supporter.

De veiller de trop près à la préparation de ses déplacements professionnels ? De se mêler de sa préparation vestimentaire ? D'être toujours disponible ? Et dans la foulée bientôt de faire le voyage avec son directeur ? Et pas de mari à la maison qui l'attend, ça explique beaucoup !

Bruno ne répondant pas à ces excès, Amandine réalisa jouer la mauvaise partition, avec le rôle mesquin d'une jalouse agitée.

Elle regretta vite de ne pas avoir maîtrisé sa rancœur.

Ils attendirent, repliés l'un et l'autre, devant les images de la télévision. Un silence relatif mis à profit par les enfants venus dire bonsoir. Ils les écoutèrent avec effort. Sentant que ce n'était pas le bon soir, ceux-ci abrégèrent le cérémonial des câlins du coucher.

Aussitôt seul, Bruno replongea dans sa journée avec cet épisode inattendu et subi. Il en convint, ce changement, reflet de sa hantise du conflit, l'irritait, le déstabilisait, le chagrinait d'avoir trop attendu pour décider d'un remplacement qu'il savait inéluctable.

Maintes fois excédé par l'attitude de son chef comptable, par la répétition, même espacée, de ses incartades, il avait temporisé. L'alcool, toujours l'alcool, et ses repas avec son équipe, artificiellement conviviaux mais qui finissaient, trop souvent, par les divagations oiseuses de ce collaborateur alors éméché. Mais surtout les arrêts de travail à répétition avec des remplacements aléatoires. Et par ailleurs, à reconnaître, un excellent technicien, à l'écoute de son équipe ; dans ses bons moments.

Aujourd'hui, pour arranger le tout, le président d'honneur, son beau-père, absent pour un voyage lointain. Protecteur de M. Verdeaux, il dirait quoi à son retour et quid de son respect condescendant pour un collaborateur le plus ancien, avec Nathalie, de l'histoire de l'Envol ?

Agacée mais touchée par le mal à l'aise méditatif de Bruno, Amandine lui demanda si la rupture était effective. Devait-elle en parler à son père ?

Circuit trop souvent utilisé pour éviter des soubresauts avec le beau-père, pour que Bruno s'y prête. Ça tombait bien, elle non plus n'en voulait plus !

— À propos, de tes parents, ta mère m'a demandé si je pouvais prendre Chloé à l'Envol. Marraine prenant sa retraite, elle pense que Chloé voudra quitter Amiens et son boulot à la librairie.

J'ai dit oui bien sûr. Je vais voir comment je peux financer ce poste qui est protégé, compte tenu du statut de ta sœur. Ceci dit, je le ferai parce qu'avec elle je n'ai aucun problème. Par ailleurs et même sans l'exprimer, je crois que ta mère commence à souffrir de cet éloignement. Tu te rends compte qu'elle était partie quand on s'est mariés ! Je vais me débrouiller pour lui trouver un emploi de bureau.

— Je sais ! Chloé m'avait dit déjà depuis quelque mois qu'elle souhaitait revenir à Versailles. Puisque Marraine prend sa retraite, et vend son affaire, Chloé pourrait rester quand même dans la librairie mais ce ne sera plus la même chose. Maintenant si ça te pose trop de problèmes elle peut venir dans ma boîte. Après, travailler avec elle...

Chloé, la grande sœur, avait quitté la région depuis quinze ans, apparemment suite à un désaccord familial surtout entre son beau-père et sa belle-mère. Bruno en connaissait peu la cause. Amandine et sa belle-famille étaient toujours restées très imprécises, peu loquaces, sur celle dont Bruno connaissait la fragilité psychologique. Peu intrusif, il s'était quand même étonné auprès d'Amandine de ce malaise, mais sa réponse s'était perdue dans de petits évitements et un flou allusif, « tu sais ma sœur, c'est spécial ! ». Chloé elle-même n'en disait rien. Ou si peu. Il n'avait plus insisté, puis renoncé et oublié d'y penser.

Au début, peu vu et peu échangé avec cette belle-sœur. Et puis Chloé s'attacha à lui au moment des congés en famille, l'été. Elle ne manquait jamais aussi de le demander quand elle appelait assez rarement sa sœur au téléphone.

Chloé, aux capacités intellectuelles limitées, avait bénéficié naguère d'une embauche à Amiens chez Marraine, la sienne. Celle que toute la famille appelait aussi Marraine.